

## **IRRÉDENTISME ET NATIONALISME EN ITALIE. UN MÊME PROJET ?**

**Armando Pitassio**

**IRICE** | « Les cahiers Irice »

2015/1 n° 13 | pages 37 à 48

ISSN 1967-2713

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

<http://www.cairn.info/revue-les-cahiers-irice-2015-1-page-37.htm>

---

Pour citer cet article :

---

Armando Pitassio, « Irrédentisme et nationalisme en Italie. Un même projet ? », *Les cahiers Irice* 2015/1 (n° 13), p. 37-48.

DOI 10.3917/lci.013.0037

---

Distribution électronique Cairn.info pour IRICE.

© IRICE. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Irrédentisme et nationalisme en Italie Un même projet ?

Armando PITASSIO

Il y a de nombreuses années de cela, un historien italien, Giovanni Sabbatucci, écrivait qu'il ne semblait pas y avoir de contraste entre nationalisme et irrédentisme, mais que

« si nous considérons concrètement ce que ces deux termes ont signifié dans l'histoire de l'Italie après son unification, nous nous trouvons face à deux réalités très diverses et souvent contrastées »<sup>1</sup>.

Si, par nationalisme, on entend la théorie et le mouvement pour la construction d'un État sur le fondement d'une communauté culturellement distincte par traditions ou langue, ou même par religion, l'irrédentisme n'est alors qu'une expression naturelle du nationalisme<sup>2</sup>.

Les choses changent si l'on considère le nationalisme comme un courant politique visant à affirmer l'État-nation déjà acquis vis-à-vis des autres États et subordonnant également à cette exigence impérialiste la dialectique démocratique interne<sup>3</sup>. Dans ce cas, le nationalisme peut aussi entrer en conflit avec l'irrédentisme, ou encore l'utiliser, s'il dessert les fins impérialistes propres au mouvement nationaliste en question.

Dans tous les États-nations nés entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle se sont développés des mouvements politiques qui se battaient pour annexer d'autres territoires, des lieux situés au-delà de leurs frontières. Cette nécessité était justifiée soit par des raisons d'affinités linguistiques ou ethniques entre les habitants de l'État-nation et ceux des territoires convoités, soit encore par des raisons historiques. Le phénomène est connu sous le terme italien d'*irredentismo*, qui reste presque inchangé

---

<sup>1</sup> Giovanni Sabbatucci, « Il problema dell'irredentismo e le origini del movimento nazionalista in Italia », *Storia contemporanea*, 3, septembre 1970, p. 467.

<sup>2</sup> Voir Benedict Anderson, *Imagined Communities*, London-New York, 1981 ; Ernest Gellner, *Nation and Nationalism*, Oxford, Blackwell, 1983.

<sup>3</sup> Voir le chapitre sur les transformations du nationalisme après 1870 dans Eric Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780*, Londres, Clarendon, 1990.

dans les langues d'Europe occidentale ainsi qu'en roumain, polonais, croate et slovène. Le terme *irredentismo* naquit à la fin des années 1870, quand un groupe de garibaldiens et de mazziniens fonda l'*Associazione in pro dell'Italia irredenta*<sup>4</sup>. Par « Italie irrédente » on entendait les terres qui, après l'annexion de la Vénétie et de Rome, ne faisaient pas encore partie du Royaume. L'Association avait pour but de s'employer au rattachement des terres irrédentes à l'État italien. L'utilisation des termes « terres irrédentes » et « terres de rédemption » relève de la tradition religieuse chrétienne. La rédemption prévoit le sacrifice : tout comme le Christ avait payé de son sang la rédemption de l'humanité du péché, les Italiens de ce côté et au-delà de la frontière devaient payer de leur sang le péché d'être encore divisés.

« Le sacrifice de soi, dans la tradition chrétienne et dans la réélaboration des religions de la politique au XIX<sup>e</sup> siècle, est une pratique qui justifie la défaite, la douleur, le deuil et, dans le même temps, remplit une fonction testimoniale vis-à-vis du reste de la communauté... Il est essentiel dans ce genre de propos de verser son propre sang... »<sup>5</sup>.

Le mouvement irrédentiste considéra toujours avec mépris les négociations diplomatiques par le biais desquelles les gouvernements italiens tentèrent d'obtenir de l'Autriche les terres irrédentes. Ces tentatives furent menées au sein de la Triple Alliance jusqu'au printemps de 1915 et rattachaient les éventuels agrandissements territoriaux italiens vers Trente, Trieste et l'Istrie à ceux de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans<sup>6</sup>. Mais, dans une perspective mazzinienne,

« [...] le *Risorgimento* n'est pas seulement le réveil à la conscience d'un sujet collectif qui sait s'oublier, mais une véritable *résurrection*, l'effacement de la faute originelle, le rachat de la chute politique et éthique »<sup>7</sup>.

Un tel *Risorgimento* ne pouvait envisager de négocier avec l'*ennemi*.

Qui étaient, en fin de compte, les irrédentistes italiens ? Les garibaldiens, les mazziniens, la gauche radicale et républicaine, les mécontents de la politique étrangère prudente des gouvernements

<sup>4</sup> Attilio Tamaro, « Irredentismo », *Enciclopedia Italiana Treccani*, Roma, 1933 ; Sabbatucci, « Il problema ... », *op. cit.*, p. 469-471.

<sup>5</sup> Alberto Maria Banfi, *L'amore della nazione. Identità sessuali e violenze nel nazionalismo europeo dal XVIII secolo alla Grande Guerra*, Turin, Einaudi, 2005, p. 152-153.

<sup>6</sup> Giorgio Candeloro, *Storia dell'Italia moderna. VII, La crisi di fine secolo e l'età giolittiana*, Milan, Feltrinelli, 1974, p. 290-291 ; ID., *Storia dell'Italia moderna. VIII. La prima guerra mondiale, il dopoguerra, l'avvento del fascismo*, Milan, Feltrinelli, 1978, p. 24-28, 32-35, 78-102.

<sup>7</sup> Alberto Maria Banfi, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Turin, Einaudi, 2000, p. 128.

italiens. Si la création de l'*Associazione in pro Italia irredenta* se produisit en 1877, ce ne fut pas par hasard : c'était la troisième année de la crise bosniaque et la Russie entraînait en guerre contre l'Empire ottoman ; en 1876 était né le premier gouvernement de gauche avec Depretis, les milieux garibaldiens et républicains pouvaient envisager une intervention active de l'Italie en faveur des peuples slaves opprimés par l'Empire ottoman et Garibaldi exprima même son soutien à l'insurrection en Bosnie-Herzégovine<sup>8</sup>. Avec réalisme, le gouvernement Depretis s'abstint de toute initiative, mais la gauche radicale italienne interpréta cette politique comme une trahison des idées du *Risorgimento*. Dans l'optique garibaldienne et mazzinienne, l'Italie avait été créée pour favoriser le développement d'une Europe des nations : le rôle de l'État italien était de s'allier aux côtés des peuples opprimés. Il ne pouvait y avoir de place pour une *Realpolitik*. La défense des droits des peuples slaves du Sud contre l'État multinational ottoman et l'engagement pour la libération des Italiens emprisonnés dans l'État multinational des Habsbourg existaient parallèlement. Si les gouvernements du Royaume d'Italie ne respectaient pas ces engagements, ils trahissaient le *Risorgimento*. Les irrédentistes considérèrent que le *Risorgimento* avait été définitivement trahi lorsque l'Italie adhéra à la Triple Alliance avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie : le Triestin Guglielmo Oberdan exprima son opposition par un geste désespéré<sup>9</sup>, qui lui valut d'être condamné à mort, et les fondateurs de l'*Associazione in pro Italia irredenta* manifestèrent alors et par la suite leur sympathie pour la France<sup>10</sup>. Le sentiment d'un *Risorgimento* inachevé et trahi par sa classe dirigeante domina la pensée des irrédentistes : le *Risorgimento* était corrompu par l'enrichissement d'une minorité au détriment du reste de la population, le *Risorgimento* était altéré par les privilèges conservés en grande partie dans les mains des anciennes classes dirigeantes, le *Risorgimento* était inachevé en raison de l'égoïsme de la politique étrangère des gouvernements du Royaume d'Italie<sup>11</sup>. L'irrédentisme prit donc

<sup>8</sup> Armando Pitassio, *Garibaldi nell'Europa danubiano-balcanica. Mito e realtà*, dans Gaetano Cingari (a cura di), *Garibaldi e il socialismo*, Bari, Laterza, 1984, p. 259-278 ; Armando Pitassio, « L'estrema sinistra e il movimento garibaldino di fronte alla crisi d'Oriente », *Europa Orientalis*, 2, 1983, p. 107-121.

<sup>9</sup> Il projeta un attentat dans le but d'assassiner François-Joseph lors de sa visite à Trieste.

<sup>10</sup> Sabbatucci, *Il problema ...*, *op. cit.*, p. 476-477.

<sup>11</sup> Marina Cattaruzza, *L'Italia e il confine orientale. 1866-2006*, Bologne, il Mulino, 2007, p. 33-34 ; Alberto Asor Rosa, *Letteratura e sviluppo della nazione*, dans *Storia d'Italia*.

naissance comme un phénomène éloigné des sentiments xénophobes et de nombreux historiens italiens en avaient même exalté les caractères démocratiques<sup>12</sup>. Il convient, cependant, d'examiner attentivement leur conception de la démocratie. Les irrédentistes expriment une critique constante de la démocratie représentative et ils opposent précisément le « pays réel » au « pays légal » : ils considèrent le peuple comme une unité qui ne peut être divisée en parties. Pour eux, la division en parties est la source de la corruption politique et économique ; elle est à l'origine de l'incapacité de l'État à remplir sa mission. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le problème des terres irrédentes fut présent également chez certains libéraux modérés et royalistes : contrairement aux irrédentistes de tradition garibaldienne et mazzinienne, ils ne critiquaient pas la participation de l'Italie à la Triple Alliance et ne considéraient pas l'Autriche-Hongrie comme une prison de peuples qui devait être détruite ; ils espéraient obtenir, par la politique des compensations, les provinces habitées en majorité par des populations italophones, et promouvaient des initiatives culturelles favorisant la défense et la promotion de la langue et de la culture italiennes aussi bien dans les terres irrédentes que dans les pays où se dirigeait l'émigration italienne. C'était là l'irrédentisme modéré, un irrédentisme qui se confondait avec une politique générique d'expansion culturelle, économique et politique, un irrédentisme qui plaisait aux milieux conservateurs, mais perdait en « précision de contours et en compacité »<sup>13</sup>. L'existence de cet irrédentisme dit modéré n'effaçait pas celle de l'irrédentisme garibaldien et mazzinien, qui, au début du XX<sup>e</sup> siècle, demeurerait encore convaincu qu'un *Risorgimento* sans rachat des terres irrédentes, sans libération des peuples « opprimés » en Autriche-Hongrie, sans régénération de la politique interne italienne, était un *Risorgimento* inachevé. Un témoignage important de cet irrédentisme de tradition « risorgimentale » pendant les années qui précédèrent la Première Guerre mondiale est la revue *La Grande Italia* : contraire à la Triple Alliance, elle manifeste une sympathie ouverte envers les populations slaves, vues comme des alliées

---

*Dall'unità a oggi. La cultura. Creazione e assestamento dello stato unitario. 1860-1887*, Turin, Einaudi, 1975, vol. IV, t. 2, p. 821-839.

<sup>12</sup> Giorgio Candeloro, *Storia dell'Italia moderna. VI.. Lo sviluppo del capitalismo e del movimento operaio*, Milan, Feltrinelli, 1970, p. 122-129 et 139-140 ; Alessandro Galante Garrone, *I radicali in Italia (1849-1925)*, Milan, Garzanti, 1973, p. 183-189.

<sup>13</sup> Sabbatucci, *Il problema ...* », *op. cit.*, p. 483 – Sabbatucci prête une grande attention au sujet de l'irrédentisme modéré, p. 482-486, 492-502.

contre l'empire multinational des Habsbourg<sup>14</sup>. Le souhait sincère d'un accord entre Italiens et Slaves pour compléter l'ouvrage du *Risorgimento* et donner vie à une Europe des peuples inspire notamment les articles de Giuseppe Prezzolini dans l'une des revues les plus prestigieuses du début du XX<sup>e</sup> siècle, *La Voce* - revue qui devient un point de référence également pour de nombreux intellectuels triestins, qu'ils soient irrédentistes, comme Scipio Slataper et Giani Stuparich, ou socialistes, comme Angelo Vivante<sup>15</sup>. *La Voce*, fondée en 1908, regroupa différents intellectuels fondamentalement critiques à l'égard de la démocratie parlementaire, engagés dans la recherche d'une démocratie directe<sup>16</sup> et fondamentalement hostiles à la *Realpolitik* que l'Italie poursuivait avec la Triplice, abandonnant ainsi l'idée du rachat des terres irrédentes.

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, il y eut d'autres personnages déçus par le *Risorgimento* inachevé, qui ne se limitèrent pas à critiquer les limites de la démocratie représentative et à condamner la pratique de compromis diplomatiques des gouvernements italiens. D'Alfredo Oriani à Giovanni Papini, de Carducci (sur le tard) et Enrico Corradini aux milieux liés à certaines revues du début du XX<sup>e</sup> siècle comme *Il regno* ou *L'acerba*, tous recherchaient avec encore plus de force la revendication nationale à tout prix, même au détriment d'autres peuples : pour ces nouveaux nationalistes, l'État-nation indépendant était né, ni plus ni moins, pour imposer l'Italie dans le monde. La guerre était l'instrument de la régénération interne de la nation et de l'affirmation de l'Italie dans le monde. La guerre achèverait le mouvement du *Risorgimento*<sup>17</sup>. Comme l'écrivit Sabbatucci : initialement « ... le discours de classe et impérialiste de Corradini et de ses camarades ne laisse que peu de place à l'irrédentisme et aux problèmes du même genre »<sup>18</sup>. L'Italie pouvait réaliser sa politique de puissance par le biais de l'expansion coloniale en Afrique ; elle pouvait réclamer à la France des provinces ayant appartenu aux anciens États italiens, de la Corse à Nice et à la Savoie ; elle devait s'affirmer dans l'Adriatique avec ou contre l'Autriche-Hongrie et elle pouvait aussi, le cas échéant, prendre

<sup>14</sup> Giovanni Sabbatucci, « Il problema dell'irredentismo e le origini del movimento nazionalista in Italia » (deuxième partie), *Storia contemporanea*, 1, mars 1971, p. 67-73.

<sup>15</sup> V. Roberto Pertici (dir.), *Intellettuali di frontiera. Triestini a Firenze (1900-1950)*, Florence, Olschki, 1985.

<sup>16</sup> Mario Isnenghi, *Il mito della grande guerra*, Bologne, il Mulino, 1997, p. 83-87.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 11-77.

<sup>18</sup> Sabbatucci, « Il problema ... » (deuxième partie), *op. cit.* p. 53.

en charge les terres irrédentes. Le mouvement nationaliste ne mettait pas en discussion la Triple Alliance et était antifrançais<sup>19</sup>, mais, à partir de 1908 (après l'annexion de la Bosnie Herzégovine par l'Autriche-Hongrie et l'absence des compensations espérées par l'Italie), les nationalistes qui voulaient une politique étrangère énergique, une augmentation des dépenses militaires, la répression de l'internationalisme socialiste, se tournèrent avec sympathie vers la cause irrédentiste. Ainsi eut-on, dans le mouvement nationaliste italien, la convergence du nationalisme impérialiste de Corradini avec une partie du mouvement irrédentiste, celle qui était la plus génériquement patriotique et expansionniste : pour les nationalistes, « l'irrédentisme représente un prétexte plus qu'une idée-force »<sup>20</sup> et ne comporta nullement une renonciation à la Triple Alliance, comme l'écrivait explicitement en 1910 un exposant nationaliste, De Fenzi<sup>21</sup>. Mais il faut maintenant nous intéresser à la population italo-phonique de l'Autriche-Hongrie et aux manifestations et les limites de son mouvement irrédentiste.

L'irrédentisme italien ne se manifesta pas simultanément dans les différents territoires de l'Empire austro-hongrois. Les premières associations irrédentistes apparurent dans le Trentin, par opposition à des organisations culturelles ou sportives germaniques : en opposition à la *Deutsche Alpine Club* naquit, en 1872, la *Società Alpina del Trentino* : fondée par des irrédentistes qui voulaient promouvoir la connaissance des montagnes de la région, mais aussi de son italianité, elle fut dissoute en 1874 pour avoir organisé des manifestations pro-italiennes<sup>22</sup>. Elle fut immédiatement remplacée par la *Società Alpinisti Trentini*. Pendant ce temps naissait en Italie l'*Associazione in pro Italia irredenta*, initiative à laquelle les Trentins pro-italiens répondirent par la fondation, en 1885, de la *Pro Patria*, une association clairement politique axée sur la défense de la langue et de la culture italiennes face à la menace de la germanisation. Elle ne dura pas longtemps ; dissoute par la police en 1890<sup>23</sup>, elle fut recréée sous le nom de *Lega Nazionale*, qui se répandit bientôt en Istrie puis à Trieste<sup>24</sup>. D'autres associations telles que

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>22</sup> [http://wikipedia.org/società\\_alpinisti\\_tridentini](http://wikipedia.org/società_alpinisti_tridentini).

<sup>23</sup> Sabbatucci, « Il problema ... » (première partie), *op. cit.*, p. 481.

<sup>24</sup> Rolf Wörsdörfer, *Il confine orientale. Italia e Jugoslavia dal 1915 al 1955*, Turin, Einaudi, 2009, p. 68-69.

l'association Dante Alighieri<sup>25</sup> ou des clubs sportifs accompagnèrent la Ligue nationale dans la construction et la diffusion de l'italianité.

Pourquoi le mouvement irrédentiste se développa-t-il dans le Trentin avant de toucher Trieste ? L'irrédentisme trentin est, en premier lieu, une réponse à l'agressivité des sociétés culturelles allemandes dans les zones multilingues. La virulence culturelle germanique s'explique par la proximité de la région de l'épicentre des guerres du *Risorgimento* : en 1866, Garibaldi s'était avancé profondément dans le Trentin et il fut contraint à l'abandon parce que les hostilités avaient pris fin. En outre, on doit considérer le malaise des étudiants italophones forcés, après 1866, d'abandonner la formation universitaire de Padoue et de fréquenter l'université de langue allemande.

Mais même l'irrédentisme de l'Istrie précéda celui de Trieste : Angelo Vivante l'avait déjà noté dans son pamphlet « Irredentismo adriatico »<sup>26</sup>. Le lien ancien avec Venise joua un rôle important dans le développement initial de l'irrédentisme istrien : déjà en 1848-1849, alors qu'à Trieste les libéraux soutenaient seulement les motions constitutionnelles viennoises<sup>27</sup>, les élites des villes d'Istrie se solidarisaient avec les guerres du *Risorgimento*, et surtout avec Venise assiégée par les Autrichiens<sup>28</sup>. Ces élites libérales-nationalistes estimaient naturel d'imprégner des langue et culture italiennes la population slave de la région. La naissance de la *Družba Sv. Cirila in Metoda*, en 1884, changea la vue d'ensemble. Cette association voulait s'opposer à l'offensive culturelle italienne et allemande envers la population slave et elle s'engagea à mettre en place des jardins d'enfants, des écoles, des bibliothèques, pour développer ainsi la conscience nationale des populations slaves de l'Istrie, de Gorizia et de Trieste<sup>29</sup>. La population de langue italienne commença à s'inquiéter ; elle ne se sentit pas protégée par les autorités autrichiennes et une partie envisagea avec une attention particulière la perspective d'une union avec l'Italie. Le développement de l'antisémitisme et le soutien que ce dernier trouva auprès du parti chrétien-social, très suivi

<sup>25</sup> Sabbatucci, « Il problema ... » (première partie), *op. cit.*, p. 477-482.

<sup>26</sup> Cattaruzza, *L'Italia e il confine orientale*, *op. cit.*, p. 60.

<sup>27</sup> Tullia Catalan, « Ebrei triestini fra ribellione e lealismo all'Austria nel 1848-1849 », dans Liliana Ferrari (dir.), *Studi in onore di Giovanni Miccoli*, Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2004, p. 238-247.

<sup>28</sup> Melchiorre Corelli, *Biografia di Tomaso Luciani*, [http://www.istrianeet.org/istria/illustri/luciani/corelli\\_biografia.htm](http://www.istrianeet.org/istria/illustri/luciani/corelli_biografia.htm).

<sup>29</sup> Wörsdörfer, *Il confine orientale*, *op. cit.*, p. 87-90.

de la population slovène, poussaient la communauté juive dans la même direction<sup>30</sup>.

Ce qui se passa en Istrie se produisit également à Trieste. Cependant, l'irrédentisme triestin se manifesta plus lentement. Trieste est resté plus longtemps fidèle à Vienne : même lorsque l'irrédentisme se développa et qu'il s'exprima d'une manière radicale, il ne réussit pas à convaincre l'ensemble de la société de Trieste. Il y a plusieurs raisons au retard et à la faiblesse de l'irrédentisme triestin : si le lien séculaire avec les Habsbourg eut son poids, ce qui compta surtout fut la prise de conscience des avantages économiques qu'assurait à la ville son appartenance à l'Empire. Mais le nouveau développement économique de la ville détermina, au début du XX<sup>e</sup> siècle, une forte immigration de travailleurs slovènes venus de la campagne : sur le total de la population citadine, les Slovènes passèrent de 13,81 % en 1900 à 24,79 % en 1910, tandis que le nombre d'Italiens diminuait, passant de 65,41 % à 51,83 %<sup>31</sup>. L'augmentation rapide de la population slovène et les activités de l'association Cyrille et Méthode provoquèrent, au sein de la bourgeoisie italophone triestine, la peur irraisonnée d'une menace slave<sup>32</sup>, comme en témoignent les adhésions à la *Lega Nazionale* qui, en 1912, comptait 11 569 inscrits<sup>33</sup>. Cependant, l'irrédentisme resta, à Trieste, un phénomène minoritaire : la classe dirigeante libérale-nationaliste triestine préconisait une politique à la fois anti-centraliste et fortement anti-slave, mais ne s'employa pas à revoir les frontières<sup>34</sup>. Les irrédentistes étaient conscients de l'absence d'intérêt de la bourgeoisie de Trieste vis-à-vis de la perspective de l'unification de l'Italie : un important irrédentiste triestin comme Scipio Slataper croyait en 1910 que la progression slovène à Trieste viendrait de la non-collaboration collective des Triestins italophones à l'unité de la nation<sup>35</sup>. Le groupe restreint des irrédentistes triestins encore liés à la tradition « risorgimentale » mazzinienne et garibaldienne croyait encore en la possibilité d'une fraternité de peuples libres. L'ennemi, pour eux, était l'Empire d'Autriche-Hongrie, considéré

<sup>30</sup> Tullia Catalan, *La comunità ebraica di Trieste 1781-1914. Politica, società, cultura*, Trieste, LINT, 2000, p. 253-291.

<sup>31</sup> Catherine Horel, « Trieste et Fiume. Deux aspects de l'irrédentisme italien (1867-1914) », dans Vojislav G. Pavlović (dir.), *Les stratégies balkaniques d'Italie (19<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles) - Italy's Balkan Strategies (19th-20th century)*, Belgrade, Institute for Balkan Studies of Serbian Academy of Sciences and Arts, 2014, p. 123.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>33</sup> Wörsdörfer, *Il confine orientale*, op. cit., p. 69.

<sup>34</sup> Angelo Ara e Claudio Magris, *Trieste. Un'identità di frontiera*, Turin, Einaudi, 1982, p. 26-27.

<sup>35</sup> Cattaruzza, *L'Italia e il confine orientale*, op. cit., p. 54.

comme la « prison des peuples ». Ils étaient en syntonie, en Italie, avec l'irrédentisme des milieux démocratiques, de Salvemini à Bissolati, mais aussi avec Prezzolini qui, dans *La Voce*, souhaitait une collaboration avec les Slaves<sup>36</sup>. Scipio Slataper fut le représentant le plus illustre de cet irrédentisme mazzinien et écrivait être à la fois « slave, allemand et italien »<sup>37</sup>. Il mourut avec l'uniforme italien au cours de la Première Guerre mondiale. Giani Stuparich, son ami et compagnon irrédentiste, spécialiste de l'histoire tchèque, endossa lui aussi l'uniforme italien durant la guerre mondiale ; il fut blessé à deux reprises : après la guerre, il condamna les attaques nationalistes contre la minorité slave<sup>38</sup> et refusa avec dédain la demande d'adhésion au fascisme<sup>39</sup>. Dans la société italoophone de Trieste, qui haïssait les Slaves, cet irrédentisme de tradition mazzinienne ne pouvait aboutir.

Mais, dans les années précédant immédiatement la Première Guerre mondiale, l'irrédentisme triestin connut une évolution. Cela se vérifia en étroite liaison avec l'affirmation en Italie du nationalisme impérialiste d'Enrico Corradini et l'exaltation de la guerre purificatrice par Filippo Tommaso Marinetti et Giovanni Papini<sup>40</sup>. Le représentant de ce nouvel irrédentisme fut Ruggero Fauro Timeus : il refusa toutes conciliations avec l'élément slave ; la revendication de l'italianité coïncidait avec la disparition de l'élément slave, ce qui n'était possible qu'avec l'annexion des terres irrédentes à l'Italie et avec l'hégémonie de l'Italie dans l'Adriatique<sup>41</sup>. Cet irrédentisme, qui rattachait la révision des frontières à la lutte contre les masses slaves, pouvait mieux répondre aux besoins des libéraux-nationalistes triestins. Néanmoins, l'irrédentisme ne réussit pas à convaincre la totalité de la société de Trieste, car il fut entravé par la présence d'un fort mouvement socialiste.

Le mouvement socialiste dans le Trentin, comme à Gorizia et en Istrie, se développa à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il naquit souvent au sein d'organisations libérales-nationalistes. Les premières organisations social-démocrates italiennes avaient surtout pour adversaires les

<sup>36</sup> Sabbatucci, « Il problema ... » (deuxième partie), *op. cit.* p. 73 ; sur la collaboration des irrédentistes triestins à *La voce*, cf. Roberto Pertici (éditeur), *Intellettuali di frontiera. Triestini a Firenze (1900-1950)*, Florence, Olschki, 1985.

<sup>37</sup> Ara e Magris, *Trieste*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>38</sup> Guido Crainz, *Il dolore e l'esilio. L'Istria e le memorie divise d'Europa*, Rome, Donzelli, 2005, p. 32.

<sup>39</sup> [http://it.wikipedia.org/wiki/Giani\\_Stuparich](http://it.wikipedia.org/wiki/Giani_Stuparich).

<sup>40</sup> Isnenghi, *Il mito della grande guerra*, *op. cit.*, p. 81-105.

<sup>41</sup> Ara e Magris, *Trieste*, *op. cit.*, p. 28.

socialistes chrétiens, qui monopolisaient le monde rural. Contrairement à ce qui se passait avec les socialistes chrétiens, il y avait une convergence entre les libéraux-nationalistes et les sociaux-démocrates<sup>42</sup>. L'alliance entre les libéraux et les sociaux-démocrates italiens contre le cléricisme était analogue à celle entre les libéraux et les sociaux-démocrates allemands dans le reste de l'Empire. L'opposition libérale-socialiste au cléricisme pouvait revêtir, dans les zones multilingues, un caractère d'opposition nationale, car les socialistes chrétiens jouissaient d'un important consensus parmi les masses slaves. Dans les régions où le développement urbain et industriel était moindre, comme dans le Trentin ou en Istrie, le mouvement socialiste restait subordonné aux libéraux : quelques socialistes istriens, comme par exemple Giuseppe Lazzarini ou Giuseppe Tuntar, estimaient que le succès des socialistes chrétiens dans les masses slaves dépendrait du faible niveau de la culture slovène et croate. Pour eux, la diffusion de la culture italienne dans les masses slaves servait à la défense des classes inférieures<sup>43</sup>. Dans le milieu dynamique industriel et financier triestin, les socialistes, bien que nés au sein d'une association créée par les libéraux-nationalistes, l'*Associazione Operaia Triestina*, étaient sans aucun doute internationalistes et partisans de l'austro-marxisme de Renner et Bauer. Cet internationalisme marqué entrava la mise en place d'une alliance entre les socialistes et les libéraux-nationalistes<sup>44</sup>. Valentino Pittoni, qui était strictement internationaliste, dirigea jusqu'à sa mort la social-démocratie triestine. Giuseppina Martinuzzi fut de même internationaliste. Elle soutenait l'existence de deux prolétariats, italien et slovène : les socialistes devaient respecter et promouvoir les deux cultures afin de mieux guider le monde du travail dans la lutte contre le capitalisme<sup>45</sup>. En 1912, Angelo Vivante contestait les programmes des irrédentistes à Trieste et en Istrie, pour des raisons à la fois économiques, politiques et culturelles : les fortunes économiques de la ville de Trieste provenaient de l'appartenance à l'Empire d'Autriche-Hongrie ; la multiethnicité de ces terres ne permettait pas la séparation nette que voulaient les États-nations et le multiculturalisme était une richesse à défendre ; par conséquent, rien ne jouait en faveur du passage du littoral

<sup>42</sup> Marina Cattaruzza, *Socialismo adriatico. La socialdemocrazia di lingua italiana nei territori costieri della Monarchia asburgica: 1888-1915*, Manduria-Bari-Rome, Piero Lacaita Editore, p. 93.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 101-103.

<sup>44</sup> Tullia Catalan, *La comunità ebraica ...*, *op. cit.*, p. 285.

<sup>45</sup> Cattaruzza, *Socialismo adriatico ...*, *op. cit.*, p. 104-105.

adriatique oriental à l'Italie<sup>46</sup>. La frontière entre les socialistes triestins et les cercles irrédentistes était donc claire : le déclenchement de la guerre fut perçu comme une tragédie à laquelle il serait difficile de survivre. Quelques semaines après l'entrée en guerre de l'Italie, Angelo Vivante se suicida. Il est possible de voir cette mort comme une alternative à celle des interventionnistes Slataper ou Timeus en uniforme italien sur le front du Carso ou à celle des déserteurs de l'Autriche-Hongrie Battisti ou Sauro sur les potences impériales. Vivante ne fut pas le seul socialiste à se suicider dans les années qui suivirent. Valentino Pittoni quitta Trieste pour Milan et puis pour Vienne. Giuseppina Martinuzzi trouva dans le Parti Communiste d'Italie une interprétation cohérente de son internationalisme.

L'éclatement de la Première Guerre mondiale atténua momentanément les divergences entre l'irrédentisme de tradition « risorgimentale », l'irrédentisme nationaliste et le nationalisme, sans toutefois réussir à les effacer. Si les nationalistes italiens tels que Corradini ou D'Annunzio virent dans la guerre l'occasion d'affirmer la puissance supposée de l'Italie, les interventionnistes démocrates comme Gaetano Salvemini jugeaient l'entrée en guerre de l'Italie nécessaire pour réaliser l'autodétermination des peuples, y compris le peuple italien et les peuples slavo-méridionaux. Des deux irrédentistes triestins Ruggero Timeus et Giani Stuparich, le premier attendait de la guerre qu'elle affirme l'Italie dans l'Adriatique aux dépens des Slaves, tandis que le second ne souhaitait que le rattachement de Trieste et de l'Istrie à l'Italie ; quant à l'irrédentiste trentin Cesare Battisti, il voulait uniquement le rattachement à l'Italie de la région du Trentin, mais non celui de la ville de Bolzano, allemande. À Rome, Slataper et Timeus s'embrassèrent au moment de partir pour la guerre, où tous deux devaient tomber, et, si Stuparich rendit honneur à la mort de Timeus<sup>47</sup> sur le champ de bataille, il n'en resta pas moins fidèle à l'idée d'une fraternité possible entre Italiens et Slaves, telle que l'avait souhaitée Slataper.

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 164-173.

<sup>47</sup> Giani Stuparich, *Trieste nei miei ricordi*, Milan, 1948, p. 60.

Mais, en réalité, même les irrédentistes de tradition mazzinienne et garibaldienne avaient méconnu ce qui apparaissait comme déjà évident en 1919 à un futur grand économiste autrichien, Ludwig Mises :

« Aujourd’hui, les grands États plurinationaux comme la Russie, l’Autriche, la Hongrie et la Turquie se sont désintégrés. Mais même cela ne résout pas le problème constitutionnel dans les zones de langue mixte... Dans les zones de langue mixte, l’application du principe de majorité ne mène pas à la liberté de tous, mais à l’hégémonie de la majorité sur la minorité... »<sup>48</sup>

Mises pensait à des États démocratiques, mais, trois ans plus tard, l’Italie devenait une dictature et les rapports entre majorité et minorité étaient destinés à s’envenimer davantage encore.

---

<sup>48</sup> Ludwig Mises, *Stato, nazione ed economia. Contributi alla politica e alla storia del nostro tempo*, Turin, Boringhieri, 1994, p. 51 [édition originale *Nation, Staat und Wirtschaft. Beiträge zur Politik und Geschichte der Zeit*, Vienne et Leipzig, 1919].